

Les Couronnes

Le petit Fernand Marvelin n'aimait pas l'école. Le visage sévère du maître, les longues leçons à apprendre, le silence et l'immobilité durant les heures de classe, tout cela lui inspirait une vive horreur. Ni les reproches et les punitions de son père, ni les affectueuses remontrances de sa mère, ni les bons exemples de son frère, n'avaient pu vaincre son dégoût pour l'école. Le petit Fernand restait incorrigible.

Aux livres, il préférait les libres courses à travers les champs, les heures de guet près de la mare, où de si pimpants rouges-gorges, de si sémillantes mésanges venaient se prendre à sa pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi les touffes poudreuses de lavande dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer. Une de ses grandes joies était de s'embarquer avec les pêcheurs du village qui l'emmenaient volontiers, aimant le gamin pour sa figure rieuse, sa galeté primesautière et surtout pour son amour de la mer.

Ses escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé à la maison. Il y rentrait parfois tête basse, l'air confus et contrit, les yeux troublés sous le regard sévère du père, bon artisan qui se tuait à la peine pour bien faire élever sa famille et lui procurer, non seulement le nécessaire, mais encore un peu de cette aisance qui projette comme un rayon de bonheur dans une maison.

Sur un geste de son père Fernand devait se retirer dans sa chambre, les jours d'école buissonnière, sans s'asseoir à la table de famille. Dans son petit lit, il pleurait souvent en attendant sa bonne mère, qui, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé, et le baiser qui pardonne. Alors, cédant à l'élan de son cœur, il entourait de ses bras le cou de sa maman, et promettait d'être sage. Mais, bientôt, survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, où les oiseaux chantaient en liberté, et ses bonnes résolutions s'envolaient à leur suite.

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coïncider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père, Marius Marvelin, était étendu dans son lit; à genoux, au chevet, Fernand vit pleurer sa mère, son frère et sa sœur. Le moribond reconnut le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis, et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Fernand s'approcha timidement, plus surpris qu'effrayé, son imagination ne se rendait pas bien compte de la mort.

— Mon enfant, dit Marius, en posant sur la tête embroussaillée du blondin ses doigts déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir. Je ne veux pas te gronder à cette heure, mais tu as encore man-